

lée, ne semble pas l'avoir trop désagréablement surpris. Résolu à ne jamais déplorer un événement, lorsqu'il s'est déjà produit, il a cherché habilement à tirer parti de la situation. Il s'est fait nommer membre de la Commission, après avoir rappelé aux journalistes, du ton le plus naturel, qu'il avait cru bon d'accepter une invitation à déjeuner de Stavisky : « Afin de me faire une idée du personnage », a-t-il précisé.

Ainsi le péril des questions indiscretes a-t-il été désamorcé. Ainsi peut-il maintenant, avec son collègue, l'honnête Guernut, vieille barbe du parti radical qui préside la Commission, interroger les gens appelés à comparaître sans craindre pour lui-même les retours de flammes.

— Ce jeune homme est un « animal politique », disaient déjà ses professeurs, quand ils le voyaient lire pendant les récréations le « *Journal Officiel* », auquel son père, sur sa demande, l'avait abonné : Je sais maintenant qu'ils n'ont pas exagéré.

XII

A ROME, CHEZ MUSSOLINI

4 avril : Le printemps est venu. J'ai eu envie de passer quelques jours à la campagne chez un ami. Dans le parc qui, en été, entoure la maison d'un rempart de verdure, j'ai pris plaisir à m'asseoir au soleil et, m'interrompant d'écrire, à regarder les arbres encore dénudés qui découpent sur le ciel de frêles dentelles.

J'ai été bientôt tiré de ce demi-désœuvrement par un message de Doumergue : Pourrai-je passer, le soir même, à l'hôtel de l'avenue Foch ? Puisque j'aimais les voyages, il songeait à me demander d'en faire un, qui sans être, à la lettre, une mission officielle, en serait pratiquement l'équivalent.

La soirée était assez avancée quand je suis arrivé chez le président qui, seul avec sa femme, avait entrepris une partie de dominos. M'ayant emmené dans son cabinet, il m'apprit qu'il avait reçu des nouvelles assez préoccupantes du gouvernement italien, non point par le canal de notre ambassade, mais par ces agents de renseignements mondains, dont les noms et les titres ouvrent aisément les portes des salons fréquentés par les gens en place. Selon eux, Mussolini commencerait à pencher vers une politique d'entente avec Hitler. Certes rien ne serait encore conclu, mais tout pourrait se décider en quelques jours, à la faveur d'un événement qui mettrait en cause, par exemple, l'indépendance de l'Autriche. Doumergue, à vrai dire, se méfie de ces propos de salons qui bien souvent ne sont que des ragots. Pour les vérifier, il m'a donc proposé d'aller à Rome comme envoyé spécial d'un quoti-

dien, étant entendu que le Duce est réputé pour se livrer plus facilement aux journalistes qu'aux diplomates accrédités.

— Surtout, a souligné le président, si votre journal paraît être un organe d'opposition plus ou moins ouvertement partisan du régime fasciste.

Nous avons alors hésité un instant : Fallait-il me recommander de Massis qui a rendu visite, l'année dernière, à Mussolini ? Ou plutôt de François le Grix, devenu depuis peu propriétaire de *l'Ami du Peuple*, avec l'aide financière du ministère de l'Information italien ? C'est celui-ci qui l'a emporté. Dès demain, je prierai Le Grix de me remettre une lettre d'introduction auprès du Duce. Je suis à peu près sûr qu'il ne me la refusera pas. Il me restera ensuite à espérer que Mussolini aura oublié mon livre sur Lénine, dont il a interdit la traduction, il y a quatre ans.

26 avril 1934 : Me voici à Rome depuis deux jours. Je suis logé place Navone, dans un vieil hôtel aux murs ravinés, dont les plâtres s'écaillent. Ma chambre est vaste et un peu délabrée. Le soleil la balafre de rampes de poussière lumineuse. De ma fenêtre, dès le matin, j'entends les appels criards des marchands, les apostrophes des ménagères. Ici, c'est le peuple romain de toujours, que la discipline fasciste n'a pu rendre silencieux. J'aime à m'y mêler ; chacun parle à pleine voix et renforce ses paroles par des gestes tout aussi bruyants. Des pétards éclatent sous mes pieds ; des chiens aboient à mes trousses. La main d'un marchand me saisit au passage :

— Signor, un collier pour ta belle... Choisis-en un, ou plutôt prends-les tous.

Les bijoux de pacotille ruissellent sur ses gros doigts ; il les fait châtoyer un instant, puis les rejette dans la masse.

Je ne fais halte un peu longuement que devant les tréteaux des lutteurs. Un homme à carrure d'hercule provoque un garçon mince et bien découplé, mais qui ne doit pas faire la moitié de son poids. Le défi relevé, un cercle de badauds qui grossit sans cesse forme une arène autour des combattants. Le lutteur professionnel a retiré son maillot de corps ; le voici, torse nu, la poitrine barbouillée de tatouages, ses pectoraux aussi développés que les seins tremblotants des matrones qui l'encouragent, mais lui enjoignent aussi d'épargner le *bambino*. J'ai eu d'abord peur pour celui-ci, mais ses airs sournois de félin m'ont un peu rassuré. L'hercule mugit comme un tau-

reau, le garçon siffle comme un merle. La ruse et l'adresse l'emporteront-elles sur la force pure ? Les spectateurs n'ont pas été lents à le souhaiter. Maintenant, ils raillent les coups mal ajustés de la brute et applaudissent les feintes et les esquives de l'éphèbe ; les invectives redoublent à l'adresse de la vieille *vacca* : « Ne l'assomme pas, crient les femmes, sinon tu ne serais qu'un lâche *coglione* ! » Des filles joignent les mains et prient pour le plus jeune. Mais celui-ci ne leur laisse pas le temps de gémir et de craindre ; échappant aux mains énormes de l'hercule qui se tendaient vers lui pour l'étouffer, il a riposté par un croc-en-jambe qui a jeté l'autre sur le sol. L'homme ne se relève pas, car son adversaire l'a endormi aussitôt d'un coup sur la nuque que quelques connaisseurs estiment irrégulier.

Quand il se redressera un peu plus tard avec l'aide du vainqueur, une multitude de piécettes pleuvra sur le tapis et le consolera de sa défaite. Les combattants se sépareront après s'être embrassés.

28 avril : Trois jours se sont écoulés depuis ma demande d'audience. J'en ai profité pour revoir la ville, non point les anciens quartiers figés à jamais dans leur sombre austérité, mais la Rome nouvelle qu'édifie le dictateur, assez belle, mais trop redondante comme lui-même : sans doute veut-il laisser avant de disparaître quelque chose de moins fragile que sa gloire d'homme politique. C'est ce matin, samedi, alors que je ne m'y attendais pas, car on m'avait assuré que, ce jour-là, le Duce s'offrait du loisir, qu'une « chemise noire » m'a apporté un billet à l'en-tête de la Chancellerie privée, ce qui a tellement impressionné le portier de l'hôtel qu'il a cru bon de me saluer à la romaine : Mussolini m'accordait une entrevue pour 4 heures précises, au Palais de Venise.

A deux minutes près j'ai été exact au rendez-vous. On m'a introduit dans une antichambre qui ressemblait plutôt à un corps de garde. Comme j'ai dû attendre un grand moment, j'ai eu le temps d'observer ceux qui m'entouraient, assez étroitement, ma foi ! D'une part — pour la galerie — des adolescents en chemise noire, très cintrée, cravatés d'un foulard artistiquement noué, coiffés d'un bonnet de police à glands dorés ; de l'autre — pour la sécurité du Duce — de solides carabinieri qui, après m'avoir examiné placidement, ont empêché leurs jeunes compagnons de me fouiller, comme ils en manifestaient l'intention.

Il faisait si chaud que je commençais à m'assoupir, lorsqu'un huissier à chaîne m'a prévenu, à voix basse, que mon tour était venu. Nous avons parcouru plusieurs couloirs sonores et obscurs. Puis, une porte à deux battants s'étant ouverte, j'ai été projeté brusquement dans une immense pièce qu'un soleil cru transperçait, en biais, de ses rayons. Un instant, j'ai fermé les yeux, ébloui. Mais je les ai rouverts presque aussitôt. On m'avait prévenu : il s'agit d'une mise en scène destinée à déconcerter le visiteur, et je suis bien décidé à ne pas m'émouvoir pour si peu. A pas mesurés, sur le pavé glissant, je m'achemine vers la table monumentale, derrière laquelle, à l'autre bout de la salle, le Duce est assis. Je marche lentement pour ménager ma respiration. Quand je touche enfin au but je m'arrête et j'attends. Pas longtemps. Presque aussitôt, Mussolini, la comédie jouée, relève la tête. J'ai devant moi un homme au visage joufflu, dont la cordialité me paraît spontanée, qui me secoue longuement la main et me fait croire, un instant, qu'il va me taper familièrement sur les genoux : mélange de bouffonnerie à l'italienne et de bonhomie naturelle.

La conversation a donc pu commencer sans que je me sente embarrassé le moins du monde. J'ai égaré le résumé que j'adressai le jour même au président Doumergue, mais je me souviens de l'essentiel : Dollfuss ? L'Italie le soutiendra certainement, pourvu qu'il ne s'abandonne pas lui-même et ne fasse pas amende honorable à ses socialistes qui l'accusent d'avoir ordonné de tirer au canon sur les faubourgs ouvriers. Mais est-il bien sûr que la France en fera autant ? Le gouvernement de M. Doumergue n'est-il pas, d'ailleurs, menacé par une opposition qui se flatte de former bientôt un *Front populaire*, qui rompra peut-être les relations avec le gouvernement fasciste ? J'essaie de le rassurer, de montrer que l'opinion n'est pas favorable à une coalition des socialistes et des radicaux avec les communistes ; mais le Duce cligne de l'œil d'un air entendu.

Changement de front : je demande à Mussolini s'il approuve complètement la politique agressive d'Hitler en Europe centrale. Si la Tchécoslovaquie était démembrée, si l'Autriche était annexée, l'Italie ne serait-elle pas menacée autant que la France par cette rupture de l'équilibre des forces ?

Mussolini tardant à me répondre, je me demande si je n'ai pas été trop audacieux ? Mais voici qu'il secoue la tête

d'un air jovial. Gonflant ses joues, dessinant, des lèvres, une moue persuasive, il affirme — et « on l'oublie trop » — qu'il n'a jamais été le disciple d'Hitler.

— C'est moi, au contraire, qui fus son maître à penser, comme il est naturel, puisque le fascisme a précédé de douze ans le national-socialisme. Mais Hitler s'est révélé très vite un mauvais élève. Il nous a fait des emprunts sur des points secondaires. Sa chemise brune est imitée de notre chemise noire, son salut calqué sur notre salut à la romaine, beaucoup plus mécanique, d'ailleurs, car les Allemands ne sont que des singes maladroits ; mais, quant à nos doctrines, elles restent, au fond, très différentes. Par exemple, la sienne prône le racisme que je répudie absolument et que l'ancienne Rome a toujours ignoré. Divergence notable qui suffirait déjà à me détourner de former avec lui un bloc idéologique. Quant à un accord politique ou militaire, seule l'incompréhension des puissances européennes, leur opposition, par exemple, à l'expansion italienne en Afrique pourrait m'y obliger. Mais ce serait contre mon gré, car je n'ai pas plus envie que vous de voir les troupes allemandes occuper le col du Brenner.

— On peut donc encore espérer, dis-je, que la guerre sera évitée ?

Mussolini a haussé les épaules :

— La guerre, vous savez, Héraclite a dit, je crois, qu'elle est la mère et la reine de l'univers. A terme elle ne saurait donc être absolument éliminée de nos prévisions, mais je pense qu'elle peut être différée tant que l'intérêt vital d'une nation n'est pas mis en cause, ce qui me paraît être le cas en ce moment. Je travaillerai, pour ma part, à maintenir la paix le plus longtemps possible ; je ne serai jamais un boutefeu...

Mussolini s'est levé. J'ai cru d'abord qu'il me signifiait ainsi que l'audience était terminée. Mais non. Me prenant par le bras, il me désigne la fenêtre que vient d'ouvrir un homme de sa garde, surgi opportunément du recoin où il se tenait, à l'abri d'un paravent de laque. Sur la place de Venise où la foule s'est soudain coagulée, une alerte fanfare a retenti. Un régiment de bersaglieri, précédé de son drapeau, s'avance d'un pas cadencé — rien du pas de l'oie, toutefois — rythmé par un roulement de tambours dont les trompettes déchirent la trame par intervalles :

— Regardez », me dit le Duce, en me poussant en avant, lui-même restant en retrait, afin de ne pas être aperçu des

badauds qui lèvent les yeux vers la façade du palais, « voici un échantillon de mon armée. »

Je me penche pour mieux voir. Les soldats défilent en bon ordre, leur chapeau empanaché de plumes de coq crânement incliné sur l'oreille, ni mieux ni plus mal que tous les soldats du monde. Quand la colonne qui monte vers la gare des *Termini* a disparu, le Duce me touche l'épaule :

— Eh bien, me dit-il, qu'en pensez-vous ?

J'essaie de trouver des éloges que l'usage n'ait pas trop banalisés :

— N'exagérons rien, interrompt Mussolini. J'admets bien qu'à la parade mes compatriotes en valent d'autres. Mais je ne saurais me satisfaire des apparences. Ces garçons ont peut-être du feu dans les yeux, comme disent les journaux, mais beaucoup moins dans le sang. A dire vrai, je n'ai pas encore réussi à insuffler à mon peuple un véritable esprit militaire.

Je m'en vais sur ces paroles, au moins surprenantes : Avez sincère d'une sorte d'échec, ou propos prémédité pour faire croire qu'il a des raisons personnelles de redouter la guerre ? Franchise ou hypocrisie ? Eternel dilemme des chefs d'Etat ! Je songe à Hitler que je vis à Munich dans un tout autre décor et sous un tout autre éclairage : Là-bas, un automate qui ne savait prononcer que des formules vagues, extraites d'une sorte de sottisier idéologique ; ici un homme bien vivant, raisonnable en apparence et non dépourvu de charme.

XIII

CHEZ LE PETIT CHANCELIER AUTRICHIEN

2 juin 1934 : Il devait y avoir un lien préétabli entre mon enquête auprès de Mussolini et les événements de plus en plus inquiétants dont Vienne est le théâtre. En effet, je suis revenu de Rome il n'y a pas beaucoup plus d'un mois, et Doumergue vient de me demander de donner une suite logique à mon voyage italien en allant en Autriche.

Cette fois, il est vrai, je n'aurai pas seulement à m'informer des opinions, avouées ou secrètes, d'un dictateur. J'aurai la mission, plus difficile, d'encourager le chef des monarchistes autrichiens, le chevalier de Wiesner et le chancelier Dollfuss à rétablir la dynastie des Habsbourgs dans les pays autrichiens, amputés de leurs anciennes possessions impériales. Cette restauration, même faite *in extremis*, n'aurait-elle pas l'avantage de rallier au parti de l'indépendance autrichienne les chrétiens-démocrates, monarchistes par tradition, et les socialistes qui accepteraient de renoncer à prôner l'*Anschluss* tant que l'Allemagne serait asservie à l'hitlérisme ? Cet accord conclu, il resterait, certes, à obtenir l'assentiment de la Petite-Entente, mais Doumergue croit savoir que Benès et Massarik, devant l'imminence du péril, n'hésiteraient plus à le donner.

J'ai donc mis Massis à contribution. Ses opinions royalistes, sa réputation de « défenseur de l'Occident », lui permettent de jouir d'un crédit assez grand auprès des deux personnages que je me propose de rencontrer.